

A U F E U

O U

LES FEMMES SOLITAIRES ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE ,

EN UN ACTE ,

Par MM. DIEULAFOI et GERSIN ,

*Représentée sur le Théâtre du Vaudeville , le 27.
Décembre 1808.*

~~~~~  
PRIX : 25 sous.  
~~~~~

A P A R I S ,

Chez Mad. MASSON , Libraire , Éditeur de pièces de
théâtre et de musique , rue de l'Échelle , N.º 10.

1809.

PERSONNAGES.

M. ^{me} DEMERVAL ;		<i>Mad. Bodin.</i>
M. ^{me} DORVILLE , jeune	} ses nièces ;	<i>Mad. Hervey.</i>
V. ; sous le nom de Julie ;		<i>Mlle. Arsene.</i>
ADELE ,		<i>Mlle. Riviere.</i>
LAURE ,		<i>M. Henri.</i>
GERMEUIL , amant de M. ^{me} Dorville ;		<i>M. Armand.</i>
AUGUSTE , amant de Laure ;		<i>M. Guéné.</i>
ARMAND , amant d'Adele ;		
MARTON , femme de chambre des		<i>Mlle. Minette.</i>
trois sœurs ;		<i>M. Lenoble.</i>
LAFLEUR , valet de Germeuil ;		
Maitre PIERE , garde-chasse de Mad. Demerval ;		<i>M. Joli.</i>
Deux Domestiques muets.		

La Scène se passe dans le château de Mad. Demerval.

Le Théâtre représente un pavillon ouvert par trois croisées dans le fond et deux portes latérales. De chaque côté une armoire. Sur l'une on lit : Littérature. Sur l'autre : Musique. Dans le milieu du Théâtre est un telescope , placé sur un piedestal où est écrit Astronomie. Au-dessus des croisées du fond on lit : Pavillon des Arts.

A V I S.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur , que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur , qui poursuivra les contrefacteurs , conformément à la loi.

M. Joli

A U F E U

10 U

LES FEMMES SOLITAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mad. M E R V A L , M A R T O N .

Mad. M E R V A L .

SUIS-MOI, suis-moi, Marton. J'ai besoin que tu me parles.

M A R T O N .

Je ne demanderais pas mieux, madame. Mais, mesdemoiselles vos nièces sont occupées là-bas à faire déballer les livres et les instruments qu'on leur apporte de Paris, et je ne puis me dispenser d'être là.

Mad. M E R V A L .

Bon, bon, elles y sont toutes les trois, et il y a assez de monde pour les aider. Conte moi franchement quel a été le motif d'une retraite aussi précipitée? Mes nièces, le jour de leur arrivée, m'en ont bien dit quelque chose, mais je ne serois pas fâchée de tout savoir. Comment se fait-il que trois jeunes personnes, si heureuses auprès de mon frère et à la veille d'un mariage avantageux, aient tout-à-coup quitté Paris pour venir se jeter dans ma solitude?

M A R T O N .

Eh! madame, où ne se jetteroient-on pas pour fuir des amans perfides?

Mad. M E R V A L .

Quoi! ce n'est pas cela?

M A R T O N .

Que cela, madame? une infidélité manifeste ! n'est-ce pas l'affront le plus sanglant pour des femmes qui pensent ?

Mad. M E R V A L .

Et tu es de ces femmes là, toi ?

M A R T O N .

Moi, madame ? Oh ! sur ce point ma réputation est faite.

Air des fiancés.

Dès mon printems, naïve et confiante ;

Je n'ai jamais connu la fausseté :

Mon ame sur-tout s'épouvante

Au seul nom d'infidélité.

Aussi voyez, dans mes trances mortelles,

A quels moyens j'avais recours :

Pour éviter les amans infidèles ,

J'en changeais tous les jours.

Mad. M E R V A L .

Oui da ! et mes nièces prenaient-ellès la même précaution ?

M A R T O N .

Hélas ! non , aussi elles sont victimes ; croiriez-vous, madame, que trois jours avant les mariages projetés , M. Germeuil et ses deux cousins se sont avisés de manquer à un rendez-vous des plus essentiels ? Et pendant ce temps là on les a vus se promener joyeusement au bois de Boulogne.

Mad. , M E R V A L .

Joyeusement ?

M A R T O N .

Oui , madame : ils s'y sont même battus , contre je ne sais qui , car ils ont eu le front de garder sur ce combat le silence le plus obstiné.

Mad. M E R V A L .

Est-il possible ?

M A R T O N .

Bien pis, madame : Laffeur, attaché à M. Germeuil, valet assez bien né, et que j'honorais de quelque distinction, a reçu dans cette affaire deux soufflets et quelques coups de bâtons dont je n'ai jamais pu savoir le nombre.

Mad. M E R V A L .

Le valet a été discret ! il faut qu'on l'ait bien payé pour cela.

M A R T O N .

Il n'y a pas de doute, madame.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Je suis bien sûre de l'aubaine
 Que Lalleur a dû remporter :
 Mais le drole est un phénomène
 Qui de rien ne sait se vanter.
 Lorsque, d'après ma conjecture,
 Je lui demande quels cadeaux
 Il a reçus de l'aventure !
 Le coquin me tourne le dos.

Mad. M E R V A L.

Ainsi tout a été rompu dès ce moment ?

M A R T O N.

A la mort. Madame Dorville, l'ainée de vos nièces, qui grace au ciel et à son veuvage, se connaît en procédés, ne nous a pas permis d'hésiter : monter en voiture, arriver chez vous, nous établir dans ce pavillon, le consacrer aux arts et renoncer aux hommes pour la vie, a été l'affaire de vingt-quatre heures.

Mad. M E R V A L.

Oui ! eh bien, renoncer aux arts, dire adieu à mon pavillon, rappeler les hommes et les épouser, sera l'affaire de huit jours.

M A R T O N.

Impossible, madame. Songez donc à la distance effroyable qui nous sépare de ces perfides ! deux lieues et demie.

Mad. M E R V A L.

Les distances ne font rien à cela ?

Air : *Dans ce sallon , ou du Poussin.*

De tous ces petits jeux d'amour
 Je sais ce que l'on doit conclure ;
 Toute fuite annonce un retour,
 Et vous y comptez , j'en suis sûre.
 L'adroit guerrier use avec fruit
 D'une ruse comme la votre ;
 De deux amans celui qui fuit
 Est le plus sûr d'attraper l'autre.

Mais quel bruit se fait entendre ?

M A R T O N.

Ah ! mon Dieu , ce sont déjà ces demoiselles.

SCÈNE II.

Mad. MERVAL, MARTON, LAURE, ADELE,
(Elles entrent l'une après l'autre.)

LAURE, à un domestique qui porte des instrumens et de
la musique.

Air: *Il faut, il faut quitter Golconde* (d'Aline.)

Venez, venez, voici la place.

(Elle aperçoit sa tante et court l'embrasser.)

Chère tante, je vous embrasse,

Vous voyez à quel j'ai recours :

Avec Mozart et son secours

Que peut-on craindre des amours ?

Mad. MERVAL.

Je n'ai pas l'honneur de connaître Mozart.

ADELE, en entrant, à un domestique qui porte une sphère et des
cartes de géographie.

Venez, venez, voici la place,

Où tout cela

S'arrangera.

Chère tante, je vous embrasse,

Vous voyez à quoi j'ai recours :

Avec Newton et son secours

Que peut-on craindre des amours ?

Mad. MERVAL.

Je ne connais pas mieux ce Newton là.

JULIE, en entrant, à un domestique qui porte des livres.

Venez, venez, voici la place

Où tout cela

S'arrangera.

Chère tante, je vous embrasse,

Vous voyez à quoi j'ai recours :

Avec Delille et son secours

Que peut-on craindre des amours ?

Mad. MERVAL.

C'est ce qu'il faudra voir.

MARTON, portant un tambour à broder et ayant l'air de travailler.

Je viens aussi chercher ma place,

Car j'aurai la même audace :

Avec des étuis, des tambours ;

Un dé, du fil et leur secours

Que peut-on craindre des amours ?

Mad. MERVAL.

Il est donc bien décidé, mes enfans, que j'aurai le
bonheur de vous posséder ici quelques jours ?

L A U R E.

Quelques jours, ma tante? toute la saison.

A D E L E.

La saison, ma sœur? toute l'année.

J U L I E.

Qu'appellez-vous, mesdemoiselles? toute la vie.

A D E L E.

Pour le moins.

Mad. M E R V A L.

Alors ce sera bien plus court.

J U L I E.

Oh! ma tante! Je me flatte que la manière dont vous nous voyez disposer ce pavillon isolé, que vous avez eu la bonté de nous céder, doit vous convaincre de la durée d'une résolution....

A D E L E.

Qui ne nous a rien coûté.

L A U R E.

Ah! mon dieu non.

Air : Vaudeville d'Arlequin muzard.

Même ardeur ici nous anime,
Nous venons... mourir près de vous.
C'est un projet bien unanime
Car ma sœur l'a formé pour nous.

A D E L E.

Pour moi, je ne savais que faire,
Mais ma sœur, d'un ton résolu,
M'a dit que j'étais en colère,
Et j'ai fait ce qu'elle a voulu.

Mad. M E R V A L.

C'est ce là, on ta fait vouloir ce que tu ne voudras pas long-tems.

L A U R E.

Vous croyez ma tante?

Mad. M E R V A L.

Beaucoup.

J U L I E.

En vérité, ma tante, il est inouï que vous ayez de pareilles idées, vous dont nous avons choisi l'asyle de préférence à cause des rapports étonnants qui existent entre nous.

Mad. M E R V A L.

Vous me faites bien de l'honneur.

J U L I E.

N'est-ce pas une aventure à-peu-près semblable à la

8. A U F E U,
nôtre qui vous a conduite autrefois dans cette retraite?

Mad. M E R V A L.
C'est-vrai, mais vous ne savez pas tout.

J U L I E.
Qu'est-ce donc?
Mad. M E R V A L.

Je suis franche, écoutez-moi.

Air : *Bon dieu, bon dieu comme à c'te fête.* [Ép. villag.]

Ainsi que vous, dans mon jeune âge,
Quoique jolie et même sage,
J'aimai trop un amant volage,
Et bientôt l'ingrat me trahit.

Les N I È C E S.
Comme vous, on nous as trahit.

Mad. M E R V A L.
Vous concevez mon dépit.
Afin de venger cet outrage
Apprenez quels moyens je pris :
D'abord je ris de ses mépris,
Puis jurant de fuir le volage
Et tous les hommes et Paris,
Le matin même je partis,
Et le soir je m'en repentis.

Les N I È C E S.
Pour nous ici,
Dieu merci,
Il n'en sera pas ainsi.

Mad. M E R V A L.
Écoutez, écoutez.

Même air.

Rendue en ce triste hermitage
Je pris le parti le plus sage,
Je pensais que dans mon veuvage
La lecture me distrairait,
M'instruirait, me charmerait.

Les N I È C E S.
C'est aussi notre projet.
Mad. M E R V A L.

On m'envoya, selon l'usage
Du tems, toutes les Malvina,
Les Rosalba, Clara, Flora :
Ce paquet me rend mon courage.
Queis plaisirs je vais avoir là !
Le matin, tout ça m'arriva,
Et le soir tout ça m'ennuya.

Les N I È C E S.
Moi je ne crains pas cela,
Ici rien ne m'ennuyera.

J U L I E.
Ah ! ma tante, l'éducation nouvelle, produit chez les

femmes de si grands miracles ! elle donne à leur esprit un à-plomb, une vigueur et des principes si différens d'autre fois.

Mad. M E R V A L.

C'est vrai, mes enfans, vous dansez beaucoup mieux que moi.

J U L I E.

La danse n'est pas notre seul talent : toutes les sciences, tous les arts nous sont familiers.

L A U R E.

Oh ! très-familiers !

M A R T O N.

Quant à moi je fais de tout.

J U L I E.

Et c'est ce goût charmant qui est devenu le bouclier de toutes les vertus modernes.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Tels sont les doux fruits de l'étude :
 Quand du travail avec ardeur
 Notre esprit a pris l'habitude
 La tête protège le cœur.
 Au sommet des forts on entasse
 Les dards, les bombes, les canons ;
 A ces remparts nous ressemblons,
 C'est le haut qui sauve la place.

Mad. M E R V A L.

Je ne disconviens pas de cela ; mais voulez-vous que je vous dise une autre vérité ?

L E S N I E C E S.

Bien volontiers, ma tante.

Mad. M E R V A L.

Air : *Ce magistrat irréprochable.*

Des arts j'honore la culture,
 Mais dans leurs pénibles sentiers
 La femme est-elle toujours sûre
 De ne cueillir que des lauriers !
 Mes enfans, qu'avons-nous à faire
 De courir ces brillants hazards ?
 Pour une femme, l'art de plaire
 Est le plus sûr de tous les arts.

J U L I E.

Oui, sans doute, quand elle est jalouse de ces folles conquêtes, qui nous ont trop séduites ; mais nous vous le répétons : notre parti est immuable ; le travail, la solitude, voilà désormais le seul but de nos desirs, et nous ne voulons plaire qu'à vous.

J U L I E et A D E L E .

Oui, ma tante, à vous seule.

Mad. M E R V A L .

Eh bien, mes enfans, j'en serai enchantée ; vous avez perdu les bonnes grâces de votre frère, en rompant des mariages qu'il avait lui-même arrangés : vous voulez renoncer à tout engagement, devenir les compagnes de mes vieux jours, je ne demande pas mieux ; tenez moi parole et je vous fais mes héritières.

M A R T O N .

Madame peut aller faire son testament.

Mad. M E R V A L .

Non pas, j'attendrai huit jours et pour cause.

J U L I E .

Ah ! ma tante, je devine vos craintes !

Mad. M E R V A L .

Que voulez-vous, je suis dans l'âge où l'on craint les revenans.

SCENE III.

Les Mêmes, Maître P I E R R E .

Mad. M E R V A L .

Mais que nous veut mon garde-chasse ? — approche maître Pierre. Y a-t-il quelque chose de nouveau.

Maître P I E R R E .

Je crâis ben que oui, not' dame, et c'est de quoi, sauf révérence, je venions pour toucher un mot à madame, avec la permission d' ces demoiselles, s'entend.

Mad. M E R V A L .

De quoi s'agit-il ?

P I E R R E .

Ce n'est pas qu' ça soit fâcheux. Ben du contraire. Depuis que quatre jolies filles habitont ce château on dirait quasiment qu' la bénédiction du ciel soit tombée avec elles sur votre terre.

Mad. M E R V A L .

Explique-toi.

Maître P I E R R E .

C'est que l' pays profite, n'y a pas à dire non. La rosée s'abat toute seule sans que l' soleil s'en mêle. Les fruits et les fleurs s'avisont d' pousser dans votre parc là oussqu' j' n'en avons j' jamais mis ; et quant à la chasse faut voir ça. N'y a pas huit jours encore qu' j' aurions arpenté tout,

VAUDEVILLE.

11

vot' taillis sans ouir tant seulement grouiller une feuille, à présent j' n'y boutons pas l' nez que j' n'entendions tout d'suite s'échapper des broussailles des prou, prou, chit, chit d' côtés et d'autres, enfin une manière et d' je n'sais quoi qui pourroit ben être quelque chose.

JULIE, à part.

Que veut-il dire ?

Mad. MERVAL.

Et que supposes-tu que cela puisse être ?

Maître PIERRE.

Pardienne, madame, du bel et bon gibier dont j'nous accommodons à merveille ; et t'nez, en v' là un échantillon. [*Il tire une tourte de sa carnassière.*]

MARTON.

Et mais cela ressemble à un gâteau.

Maître PIERRE.

A votre service mam'selle : sans compter deux perdrix ben polies qui avaient eu la bonté de s'nicher la dedans.

Mad. MERVAL.

Et qu'est-ce que cela signifie.

Maître PIERRE.

Et tatiquoi, madame, s' te signifiante la s'explique toute seule.

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Le gibier dans vos terres
N'vient plus comme autrefois,
Il a changé d'manières
Pour visiter vos bois.
Mais d' sa nouvel' coutume
Je n' suis pas moins flatté :
S'il n'y vient pas en plume
Il y vient en paté.

JULIE.

Comment, tu as trouvé cela dans le parc ?

Maître PIERRE.

Eh ! mon Dieu, pas plus tard que de la battue de c' matin : j' n'avons pris que l' tems d' lui dire deux mots dans l' ventre, et me v' là : et j' dis qu' ça fut bien pis encore hier à la brune.

Mad. MERVAL.

Comment donc ?

Maître PIERRE.

J' croyons que j' allions prendre tout au moins un vautour ou renard, eh bien, madame, figurez-vous une surprise que ma femme, moi et mes cinq enfans, j' ons eu ben d' la peine à avaler.

A U F E U ,

Air de la ronde.

Parcourant s'lon mon usage
Tous les r' coins de vot' verger ,
J'apperçois sous le feuillage
Certain objet étranger.
J' lui crions , pour le confondre ,
Qui vive ? mais à ce bruit
Jugez s'il pouvait répondre ,
C'était un canard tout cuit.

M A R T O N , *riant.*

Ah ! ah ! ah !

Maitre P I E R R E .

N'y a pas d'quoi rire, mam'zelle, je chargeons chaque jour notre fusil comme à l'accoutumance; d' la poudre et du plomb, quoi! eh bien bernic. Quand l' coup est lâché, v' là qu' la pièce est toute lardée. C'est-il pas comme un charme! ça m' met dans une colère, dans un' rage... d'appetit que j' n'y laissons ni pied ni patte: et j' vous l' dis, madame, c' gibier là m' fera crever à la peine, pour peu que ça dure.

M A R T O N .

Pauvre imbécile, tu nous feras accroire qu'on fait dans le pays de semblables trouvailles?

Maitre P I E R R E .

Et quand je vous disons que la bénédiction y a passé!

J U L I E .

Allons, allons, laisse là tes vieux contes. Il est vraisemblable que quelques voyageurs, séduits par la fraîcheur du lieu, se seront arrêtés pour déjeuner, dans votre parc.

L A U R E .

C'es juste. — Ce sont des voyageurs.

A D E L È .

Oh! mon dieu oui: on ne rencontre que ça.

Air de la pipe de tabac.

C'est la saison où l'on voyage.

L A U R E .

Où l'on aime à courir les champs.

M A R T O N .

L'oiseau de bocage en bocage

Lui-même promène ses chants.

Maitre P I E R R E .

Mam'selle a trouvé ça d'emblée,

Sans compter que d' son colombier

Drès qu'une colomb' prend sa volée

All' met en l'air plus d'un ramier.

Mad. M E R V A L .

C'est bon, c'est bon, maître Pierre, si vous décou-

V A U D E V I L L E .

vrez quelque chose de nouveau vous m'en rendrez compte.

Maitre P I E R R E .

Oh ! je n'y manquerai pas : cuit ou cru vous saurez tout.

Mad. M E R V A L .

Adieu, mes nièces, je vous laisse à vos travaux. — Marton j'ai quelques ordres à te donner.

M A R T O N .

Je vous suis, madame.

(Elle sort avec Mad. Merval.)

SCÈNE IV.

JULIE, LAURE, ADELE.

J U L I E ,

Alions mes sœurs, occupons-nous, et prouvons à notre tante que les demoiselles d'aujourd'hui savent un peu mieux maîtriser leurs passions qu'on ne le faisait autrefois.

L A U R E .

Oui, ma sœur, prouvons-le.

A D È L E ,

C'est juste, travaillons. — Il fait aujourd'hui un tems superbe.

J U L I E .

C'est vrai, la matinée est d'une fraîcheur délicieuse.

L A U R E .

Je vais faire de la musique dans le verger.

A D È L E .

Moi je vais dans le parc nettoyer mon télescope.

J U L I E , les arrêtant.

Y pensez-vous ? les parcs, les vergers ne sont faits que pour les lectures solitaires, et je vais m'y rendre avec mon Boileau.

L A U R E et A D È L E .

Et nous ?

J U L I E .

Vous travaillerez ici en m'attendant.

L A U R E .

Volontiers. Mais c'est que quand il fait beau, quand l'air est pur, la musique est bien plus harmonieuse.

A D E L E .

Quand le ciel est serein , il est bien plus propre aux observations astronomiques.

J U L I E .

Eh ! faibles cœurs ! C'est bien plutôt ce que le garde-chasse vient de vous dire du parc et du verger qui vous y attire.

L A U R E .

Qui ! ces voyageurs ? belle chose !

A D E L E .

Des hommes qui passent ! c'est bien la peine !

J U L I E .

Et ceux qui restent , ceux qui ne nous quittent pas , méritent-ils eux-mêmes de notre part plus d'attention.

L A U R E .

Non certainement.

J U L I E .

Je voudrais savoir ce que ces êtres orgueilleux ont de si extraordinaire pour nous séduire ? le savez-vous vous autres ?

L A U R E .

Mon dieu non , et c'est ce qui me désole.

A D E L E .

Moi je crois que leur mérite est bien peu de chose,

J U L I E .

Moins que rien.

T R I O de Doche.

De ton Auguste , par exemple ,
 Tout le mérite est son jargon.
 Tiens , vois-le entrer dans un salon.
 Dans chaque glace il se contemple,
 Agitant son petit bâton ,
 Puis poussant en l'air son menton ,
 Monsieur s'arrête ,
 Frotte sa tête ,
 Lorgne , sourit ,
 Et puis te dit :

Aimable Adele ! toujours plus fraîche. — Je viens de Frascati. — Le bois de Boulogne est charmant. — Allez-vous ce soir à l'Opéra ? Comment trouvez-vous mon gilet de cachemire ?

T O U T E S les 3 , riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

C'est bien cela :

C'est son accent , son ton risible ;

Et ma tante croit impossible

De résister à ces airs-là ,

Ah ! ah ! ah !

L A U R E .

Au bal veux-tu voir ton Armand ?
Voici sa grace et sa tournure :
Le cou penché nonchalamént,
Ce petit zéphyr-bas normand
S'arrondissant très-carrément,
Confond sans cesse la figure
Et la mesure.
Tiens, le voilà.

(*Elle danse cinq ou six mesures de contre-danse.*)

T O U T E S , en riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !
C'est bien cela , etc.

A D E L E .

Paix , mesdames, faites silence :
Voici la plaintive romance
De Germeuil , l'Amphion du jour.
Remarquez-vous la suffisance
Du petit maître troubadour,
Quand vers son pupitre il s'avance ?
Toussant , fredonnant tour-à-tour,
Il déroule son chant d'amour,
Et puis c'est ainsi qu'il commence.

(*Au moment où elle va chanter on entend Germeuil à la croisée du milieu.*)

G E R M E U I L , en dehors.

Air de Doche.

Les Grâces un jour , de Cythère
S'enfuirent , on ne sait pourquoi ;
L'Amour aux genoux de sa mère
Alla crier : rendez-les moi.

L E S N I E C E S .

Ah ! mon Dieu !

G E R M E U I L .

Vénus , de sa plainte touchée,
Lui dit : cherche aux bois d'alentour ;
Il n'est Grâce si bien cachée
Qui puisse échapper à l'Amour.

J U L I E .

C'est Germeuil.

L A U R E .

Il est seul sans doute ; M. Auguste n'aura pas eu la témérité de le suivre.

A U G U S T E (*En dehors à la deuxième croisée.*)

Même air.

Il trouva bientôt les cruelles,
Mais quel accueil ! et quel courroux !
Fuyez , ingrat , lui dirent-elles,
Nous voulons vivre loin de vous.

A D E L E .

Quand je disois que M. Armand n'aimoit rien.

ARMAND, *en dehors, à la troisième croisée.*

Eh! mes sœurs, cela peut-il être?
Leur répond l'enfant à son tour,
Grâces, c'est trop vous méconnaître,
Que vous séparer de l'amour.

J U L I E .

Eh bien! quand je vous le disois: la voilà cette romance!

L A U R E .

Oui: mais ne trouves-tu pas qu'il chantent mieux qu'à l'ordinaire.

(*Elle court vers la croisée.*)

J U L I E , *la retenant.*

N'approchez pas de ces croisées

L A U R E .

Oh! dieu m'en préserve.

A D E L E .

Mais s'ils ne savent pas que nous sommes ici.

J U L I E .

Et quel besoin avons nous qu'ils le sachent? convient-il que des cœurs irrités, comme les nôtres, donnent le moindre signe d'intelligence à des traitres que nous abhorrons.

L A U R E .

Que nous détestons.

A D E L E .

Que nous n'aimons plus.

J U L I E .

Voici le moment du courage: à l'ouvrage, mesdemoiselles. — Mais que nous veut Marton?

SCENE V.

Les Mêmes, M A R T O N .

M A R T O N .

Ah! mesdames, mesdames! qu'ai-je vu? et qu'ai-je à vous apprendre?

J U L I E .

Que s'est-il donc passé?

M A R T O N .

Rien encore. Mais qui sait ce qui nous attend?

L A U R E .

Explique-toi.

MARTON.

Air : *Voilà bien le mot ordinaire* (des Pages.)

Plus de doute, plus de mystère,
 Vous m'en voyez toute aux abois :
 Vous savez ce que maître Pierre
 Tantôt a trouvé dans les bois !
 Grand dieu ! dans quel danger nous sommes !
 Ces pâtés, ces lièvres épars,
 Tous ces vautours, tous ces renards,
 Eh bien, mesdames, autant d'hommes.

JULIE.

Des hommes ? tu en as rencontré ?

MARTON.

Hélas, oui.

JULIE.

C'est, sans doute, mon traître ?

LAURE.

C'est mon perfide ?

ADELE.

C'est mon ingrat ?

MARTON.

Non mesdames, c'est le mien : je l'ai rencontré au moment où il me sautoit au cou.

JULIE.

Qu'est-ce à dire ?

MARTON.

Qui, mesdames, cet épouvantable Lafleur ne m'a jamais abordée autrement. Il m'a appris qu'il était député vers vous de la part de ces trois messieurs.

JULIE.

Comment ils osent espérer encore quelque chose de nous ! c'est d'une audace, d'une effronterie. Fais le entrer, Marton.

MARTON, *en sortant.*

Oui, madame.

JULIE.

Je me flatte, mes sœurs, que vous n'oublierez pas, dans cette occasion, l'injure que vous avez reçue, et quels sont les hommes dont on va vous parler.

LAURE.

Oh ! je m'en souviens bien.

JULIE.

Prenez vos places.

SCENE VI.

Les Mêmes, MARTON, LAFLEUR.

MARTON, à Lafleur.

Entre monstre ; tiens toi à une distance respectueuse, salue, dis ton fait, écoute, ne réplique pas, va-t-en, et fais-toi payer après si tu peux.

LAFLEUR, tenant 3 lettres.

Je n'y manquerai pas.

Air : *Allons présenter notre hommage.*

Je viens présenter ce message
Aux trois belles de ce canton.

JULIE, etc.

Comment, à nous un tel message !
Quelle audace ! le croirait-on !

LAFLEUR, à part.

Ceci n'annonce rien de bon.

(à Julie.) De l'amour c'est le pur hommage,
Daignez accepter mon message.

JULIE, ADELE, LAURE.

Rapporte aux auteurs du message
Le cas que font de leur hommage
Les trois belles de ce canton.

(Elles jettent leurs lettres.)

JULIE, à Lafleur.

Oui, va dire à tes maîtres que puisqu'ils se sont montrés si jaloux de leurs secrets, nous n'avons pas daigné violer celui de leurs lettres.

(A Adele qui se baisse pour ramasser sa lettre qu'elle a laissé tomber près d'elle.)

Que faites-vous donc, ma sœur ?

ADELE.

C'est que je suis si outrée contre ce perfide....

LAURE, courant ramasser sa lettre.

Et moi si indignée

ADELE.

Je veux savoir comment il prétend se justifier.

JULIE, ramassant aussi sa lettre.

Vous avez raison. La lecture de ces lettres donnera de nouvelles forces à notre ressentiment.

LAURE, après avoir lu.

Ah ! j'en étais bien sûre. . . .

ADELE, après avoir lu.

Il n'y a rien à répondre à cela.

JULIE.

Plait-il ?

VAUDEVILLE.

19

A D E L E.

Je dis ma sœur....

J U L I E.

Qu'il faut y répondre.

A D E L E.

Oui, sur le champ, et je vais dicter, (*Elles se mettent devant une table et écrivent.*)

L A F L E U R, à part.

Bravo!

M A R T O N.

Heim?

L A F L E U R.

L'ambassadeur se tait; (*à part*) mais il commence à parler pour la paix.

J U L I E, dictant.

« Monsieur,

L A U R E, A D E L E, écrivant.

» Monsieur,

J U L I E, de même.

» J'aime ma solitude beaucoup plus que je ne vous ai jamais aimé.

L A U R E.

Oh! ma sœur!

J U L I E.

Quoi donc?

L A U R E.

Ce début n'est-il pas trop doux?

A D E L E.

Infiniment trop.

J U L I E.

Non, mes sœurs, il faut que des jeunes personnes conservent un reste de politesse. (*Elle écrit.*) « L'indignation, le mépris et l'oubli, voilà tout ce que je vous dois.

L A F L E U R.

Et moi, me voilà payé.

J U L I E.

Avez-vous tout écrit?

A D E L E et L A U R E.

Oh! absolument.

J U L I E, prenant les lettres et les remettant au valet.
Tiens.

Air: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ces billets diront qui nous sommes
A ces infidèles amans :

A U F E U ,

Ni paix ni trêve avec les hommes,
 Voilà nos derniers sentimens.
 Pour déchirer, briser leur ame,
 Pour les damner, tous à-la-fois,
 On dit qu'il suffit d'une femme
 Qu'ils jugent quand elles sont trois.

(Ils sortent en repétant en chœur les deux derniers vers.)

SCENE VII.

L A F L E U R , M A R T O N .

M A R T O N .

ambassadeur, je n'ai point de lettres à vous donner.
 Voici mon paraphe. *(Elle lui donne un soufflet.)*

L A F L E U R .

Qu'est-ce que cela signifie ?

M A R T O N .

Je ne le sens pas ?

Air des Chasseurs et de la Laitière.

De ma bonne et douce maitresse
 N'as-tu pas tout-à-l'heure appris
 Qu'ici, contre ta sottè espèce,
 Il existait trois ennemis ?

L A F L E U R .

Trois, dis-tu ? pourquoi donc rabattre ?
 Marton s'oublie assurément :
 Car, mon bel ange, en te comptant,
 Je vois ici le diable à quatre.

M A R T O N .

Je n'en mériterais bien encore un ; mais je ne signe
 que par jour. — Veux-tu m'apprendre enfin pour-
 qu'avez été au bois de Boulogne, pourquoi l'on
 t'a battu, et ce qu'on t'a donné pour te taire ?

L A F L E U R .

Qu'est-ce qu'on m'a donné ?

M A R T O N .

L A F L E U R .

Qu'est-ce que tu veux savoir ?

M A R T O N .

L A F L E U R , *lui tournant le dos.*

M A R T O N .

Qu'est-ce que tu me payer toujours de la même monnaie ?

L A F L E U R .

De la mieux frappée que je connaisse.

MARTON.
Et tu rougis de ce qui fait ta gloire ?

LAFLEUR.

Eh ! mais , je ne vois pas trop le côté brillant de cette affaire.

MARTON.

Pauvre sot !

Air : Ne faites pas , ne faites pas.

On s'illustre par la douceur
Autant , crois-moi , que par l'audace.
La gloire a ses marques d'honneur
Pour chaque état , pour chaque place.
Mais ces marques-là , mon enfant ,
Chacun les porte à sa manière ;
César les avait par-devant.
Toi tu les portes par-derrière.

LAFLEUR.

C'est égal , je n'ai rien à dire.

MARTON.

Eh bien décampe.

LAFLEUR.

Mais , Marton.....

MARTON.

Ne t'apperçois-tu pas que la vue d'un homme méritant
tigue , me blesse , m'irrite , me donne des courroux ?

LAFLEUR.

Là , là , là ! ce n'est pas ce qu'on disait de toi il y a
l'heure.

MARTON.

Qui donc ?

LAFLEUR.

De fort honnêtes gens : mes camarades Jambon et
Bridavoine.

MARTON.

Comment , les traitres sont ici ?

LAFLEUR.

Hélas ! ils achèvent , dans le verger , un petit déjeuner
que nous avions commencé tous les trois.

MARTON.

Attends , attends , je vais les traiter de la bonne
nière , et leur déclarer moi-même que je ne veux
ni les voir , ni les entendre ; que j'ai juré de les
jamais , et je ne les quitte pas qu'ils ne soient bien
punis.

SCÈNE VIII.

L A F L E U R , *seul.*

Diable m'emporte si je suis aussi pressé d'aller rendre compte de ma mission. Les aventures ne sont pas très-heureuses pour moi cette année, et je crains bien que ces trois poulets.....

SCÈNE IX.

L A F L E U R , G E R M E U I L , A R M A N D , A U G U S T E .

(Ils paraissent chacun à une des croisées du fond.)

G E R M E U I L .

Lafleur ?

A U G U S T E .

Lafleur ?

A R M A N D .

Lafleur ?

G E R M E U I L .

Quelle nouvelle ?

L A F L E U R .

Ah, messieurs, tout est perdu !

G E R M E U I L et les D E U X A U T R E S .

Comment ?

L A F L E U R .

On ne veut pas vous recevoir.

T O U S .

Absolument ?

L A F L E U R .

Absolument.

G E R M E U I L .

Eh bien ! messieurs, puisqu'on nous renvoie, partons.

A R M A N D et A U G U S T E .

C'est juste, partons. *(Ils entrent tous trois par la croisée.)*

L A F L E U R .

Mais quand je vous dis, messieurs....

G E R M E U I L .

Tu ne sais ce que tu dis.

L A F L E U R .

Qu'on ne veut pas vous recevoir.

G E R M E U I L.

Air de la Croisée.

Tu t'es trompé, mon cher ami,
Sur cet ordre qui t'inquiète;
Un cœur en sa haine affermi,
Est plus adroit dans sa retraite.
Des amours le code enchanteur
Nous offre une maxime usée:
Femme qui veut fermer son cœur
Ferme aussi sa croisée.

L A F L E U R; *montrant les lettres.*

Mais regardez donc.

A R M A N D et A U G U S T E.

Une réponse!

G E R M E U I L, *prenant les lettres.*

Quand je disais qu'on nous aimait encore.

L A F L E U R.

Oui, joliment: le congé le plus injurieux qui jamais ait été donné.

T O U S.

Ah! coquin!

L A F L E U R.

Eh! messieurs, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre; c'est à madame Julie qui a tout dicté.

A R M A N D.

Joindre l'injure à la cruauté.

A U G U S T E.

Je veux m'en venger, je publierai par-tout une pareille conduite: je ferai un bruit, un vacarme.

G E R M E U I L.

Non, messieurs, vous ne ferez rien: quoique ces trois dames me fassent l'honneur de me supposer leur ennemi, je ne pense pas comme vous.

Air: Je ne suis pas de l'observance (des deux Hermites.)

De l'objet qui n'est plus séduit
Sans éclat souffrons l'inconstance;
Mes amis, l'outrage et le bruit
Font payer trop cher la vengeance;
Faut-il, parce qu'on m'a trahi,
Pour un méchant qu'on me renomme?
Ou est moins vengé que puni
Quand on cesse d'être honnête homme.

Lisez vos billets. (*Il les leur remet.*)

A U G U S T E.

Que vois-je? ô ma chère Laure! (*Il lit.*) « Tâchez de vous justifier: mon cœur est tout prêt à vous entendre. »

L A F L E U R, *étonné.*

Plait-il?

A R M A N D.

O mon aimable Adele ! (*Il lit.*) « Dépêchez vous
» donc de m'appaiser , car ma colère m'euuie beaucoup. »

L A F L E U R.

(*A part.*) Ah ! mon dieu. (*Il tire Armand par le pan
de son habit.*) Monsieur ; mille pardons, êtes-vous bien
sûr de savoir lire ?

A R M A N D.

Comment maraud ?

G E R M E U I L.

C'est donc là faquin ce congé si injurieux dont tu nous
meuçaais ?

L A F L E U R.

Air de Figaro.

Tout ceci, je vous l'avoue,
Me surprend et me confond ;
Mais le destin qui me jone
M'a fait un bien autre affront.
Car il a mis sur ma joue,
Sans doute un baiser parfait,
Que j'ai pris pour un soufflet.

G E R M E U I L.

Eh, tu n'es qu'un sot ! Oh ! ma chère Julie , je vais
donc savourer à mon tour les douces expressions de votre
tendresse. — Venez mes amis et partagez ma joie. Vous
n'avez à faire , vous autres , qu'à des enfans ; vous allez
voir ce que c'est qu'une ame passionnée.

Air : de M. Guillaume.

Si d'une enfant on admire le style,
Lisez, lisez, une veuve à son tour !
De toutes deux l'esprit facile
S'éclaire au flambeau de l'amour.
Mais lorsqu'à peine une enfant ose prendre
Quelque étincelle à son foyer,
Ce n'est pas trop pour une veuve tendre
Du flambeau tout entier.

Ecoutez bien : (*il lit*) « j'aime ma solitude... C'est
charmant, depuis qu'elle m'en voit rapproché elle aime
sa solitude.

A R M A N D et A U G U S T E.

Que tu es heureux mon ami !

G E R M E U I L.

(*Il lit.*) « J'aime ma solitude plus que je ne vous ai
» jamais aimé... »

A R M A N D.

Que dis-tu donc ?

GERMEUIL.
 (Lisant.) « L'indignation, le mépris et l'oubli, voilà
 » tout ce que je vous dois. JULIE. » Ah, traîtresse!

LAFLEUR, à part.
 Quand je disais que c'était un soufflet. Que je suis
 content!

GERMEUIL, à Lafleur.
 Heim?

LAFLEUR.
 Je parle de mon affaire.

AUGUSTE.
 Eh bien mon ami! quel parti prendre?

GERMEUIL.
 Il est tout simple. Tâchez, sans être aperçus, de vous
 retirer dans quelques-uns de ces détours; moi, je reste
 et je me charge de la réconciliation générale.

AUGUSTE.
 Toi!

GERMEUIL.
 Moi-même. — Quoique vos lettres soient charmantes,
 mettez vous dans l'esprit que vous ne verrez Laure et
 Adele qu'autant que Julie, qui les gouverne, voudra
 bien le permettre, et Julie le permettra.

AUGUSTE.
 Mais, mon ami, tu extravagues!

GERMEUIL.
 Je ne fais que cela. — Donnez-moi vos lettres et
 laissez-moi faire.

ARMAND et AUGUSTE.
 TRIO, de Doche, des Avant-Postes.

Maltraité par Julie
 Que peux-tu faire ici?

GERMEUIL.
 L'amant qu'on injurie
 N'est pas le plus hai.

AUGUSTE.
 De nous ta vanité se raille.

GERMEUIL.
 Cessez, amis, d'être inquiets:
 Souvent sur le champ de bataille
 C'est le blessé qui fait la paix.

ENSEMBLE.

AUGUSTE et ARMAND.

Allons, puisqu'il nous prie,
 Retirons-nous d'ici:
 Mais c'est une folie
 Que d'espérer ainsi.

GERMEUIL.

Allez, je vous en prie;
 Bannissez tout souci:
 L'amant qu'on injurie
 N'est pas le plus hai.

SCÈNE X.

G E R M E U I L , *seul.*

Ah ! ah ! séditeuse Julie , c'est vous qui soufflez ici le feu de la discorde , qui exaspérez les passions et voulez tout bouleverser ! — Eh ! mon dieu , laissez à notre sexe ces petits passe-tems , il en profite assez bien.

Air : *Ne sont pas toujours des pensées.*

Femmes , pour régner sur nos cœurs ,
 Vous avez assez de vos charmes :
 La haine et ses tristes fureurs
 Sont pour vous de trop rudes armes.
 Est-ce à vous de renouveler
 Ces jeux cruels qui sur la terre ,
 Ne savent que la dépeupler ;
 Vous faites si bien (*bis.*) le contraire.

Mais comment attirer ici ces trois dames ? cette harpe m'en offre les moyens. (*Il chante la fin du couplet.*)

Grâces , c'est trop vous méconnaître
 Que vous séparer de l'Amour.

SCÈNE XI.

G E R M E U I L , J U L I E .

J U L I E , *en entrant.*

Eh quoi ! Marton , vous osez répéter.... (*Elle aperçoit Germeuil.*) Ah !

G E R M E U I L , *à part.*

Julie seule , tant mieux.

J U L I E , *à part.*

Eh bien ! il ne se dérange pas.

G E R M E U I L , *à part.*

Tâchons , tout en me vengeant un peu , d'obtenir notre rendez-vous.

J U L I E .

Mais c'est d'une effronterie à n'y pas tenir. (*Elle s'approche.*) Comment , monsieur , vous ici ?

G E R M E U I L .

Ah ! madame , que je suis heureux de vous y rencontrer.

J U L I E .

Et moi , monsieur , je voudrais bien savoir par quels moyens extraordinaires vous avez pu franchir une porte ?

G È R M E U I L.

Hélas ! madame, ne parlons pas de portes, elles ne sont ouvertes qu'aux amans heureux, et à ce titre... je suis entré par la fenêtre.

J U L I E.

Par la fenêtre ?

G È R M E U I L.

Il l'a bien fallu.

Air : On tambourine mes amours.

Vous avez de ce pavillon

Fait une place forte :

N'imputez mon rébellion

Qu'à l'habit que je porte.

Telle est du métier que je fais

L'ordinaire incartade :

La façon de fuir des Français,

Madame, est l'escalade.

J U L I E.

Ainsi, monsieur, s'est donné tant de peines pour venir me fatiguer encore de ses soupirs ?

G È R M E U I L.

Non, madame.

J U L I E.

C'est donc pour vous justifier ?

G È R M E U I L.

Non, madame. Forcé par l'honneur de ne jamais divulguer le secret qui nous divise, j'ai pris le cruel parti de me soumettre à ma destinée, de céder à vos ressentimens : vos derniers ordres m'ont prouvé la nécessité de renoncer à vous, et j'y suis résigné.

J U L I E.

Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si résigné, si soumis, si bien persuadé que l'on doit vous détester, que venez vous faire ici ?

G È R M E U I L.

Aimable Julie, je viens savoir quel jour vos bontés ont fixé pour le mariage de mes amis avec vos sœurs.

J U L I E.

Avec mes sœurs ?

G È R M E U I L.

Ces lettres dictées par vous ne laissent rien à répliquer ;
(il lui remet les lettres de Laure et d'Adele.)

J U L I E, après les avoir lues.

Que vois-je ? Mes sœurs ont écrit cela ! Ah ! les perfides !

G E R M E U I L .

D'où vient cet étonnement ?

J U L I E .

Quoi ! monsieur, vous me supposeriez capable d'avoir dicté de pareilles impertinences ?

G E R M E U I L .

Mais, madame, Lafleur nous a assuré...

J U L I E .

Air: Un homme pour faire un tableau.

Moi, dicter de pareils billets !
 Le croire est par trop téméraire.
 Reconnaissez-vous à ces traits
 Et mon style et mon caractère ?
 A l'homme dont les feux trompeurs
 Maitrisent ma raison jalouse,
 Je n'écris point de ces fadeurs :
 Je m'en venge mieux, je l'épouse.

G E R M E U I L .

Eh bien, madame, me voilà...

J U L I E .

Comment vous voilà ?

G E R M E U I L .

Entièrement désabusé, puisque vous l'ordonnez, et je vais prévenir mes amis...

J U L I E .

Eh ! monsieur, est-ce qu'il s'en rapporteront à vous ?

G E R M E U I L .

(A part.) C'est cela ! On veut une entrevue.

J U L I E .

Quand un homme orgueilleux, vain, présomptueux, comme vous l'êtes tous, s'est mis dans la tête qu'il est aimé, qui pourra l'en dissuader ? Des raisons ? on les adoucit. Des ordres ? on les enfreint. Des lettres ? on les altère. Non, monsieur, non, c'est un démenti formel qu'il lui faut, et il l'aura.

G E R M E U I L , à part.

C'est cela.

J U L I E .

Air: N'en demandez pas davantage.

A moins qu'en face à l'importun
 On n'ait dit : mon cœur vous dégage ;
 Il n'en croit rien.

G E R M E U I L .

Moi j'en sais un

Plus effrayant par son courage.

Vous lui diriez ça,
 Plus près que cela,

JULIE.

Eh bien, monsieur ?

GERMEUIL.

Eh bien ! madame.

Il n'en croirait pas davantage.

JULIE.

Ah ! il n'en croirait pas davantage !

GERMEUIL.

Je vous dis, madame, qu'il y a des hommes abominables ; mais par bonheur mes amis n'ont pas cette foctre d'esprit, et je suis persuadé qu'un démenti, bien en face, les guérira pour jamais de leur amour.

JULIE, *à part.*

Ah ! le monstre, il desire le rendez-vous plus que moi. (*Haut.*) Non, monsieur, cela n'est pas possible.

GERMEUIL.

Comment, madame ?....

JULIE.

J'oubliais que ce démenti nécessiterait une entrevue, et la sévérité de ma tante....

GERMEUIL.

(*A part.*) Ah, diantre ! (*Haut.*) Vous oubliez donc aussi qu'il s'agit du salut de tout le monde ?

JULIE.

Oui, j'en conviens ;... mais....

GERMEUIL.

(*A part.*) Maudite réflexion !

Air : *N'en demandez pas davantage.*

Pour obtenir ce rendez-vous,
Si quelque ami discret et sage
Vous suppliait...

JULIE.

Mais entre nous,

S'il me demandait un tel gage,
Du ton le plus doux,
Là, bien à genoux.

GERMEUIL, *à genoux.*

Eh bien ! madame.

JULIE.

Eh bien ! monsieur.

Il n'en aurait pas davantage.

GERMEUIL.

Non ? (*Il se relève.*) Eh bien, madame, tant mieux nous serons mariés.

JULIE.

Eh bien, monsieur, tant mieux, puisque cela vous fait tant de peur. Que vos amis se rendent ici dans une heure, venez-y vous même avec eux, et vous entendrez comme nous leur parlerons.

A U F E U,

G E R M E U I L, à part.

Nous y voilà.

J U L I E.

Vous verrez, monsieur, vous verrez si tout cela nous empêchera de nous hair comme à l'ordinaire.

G E R M E U I L.

A la bonne heure : sur-tout de nous le prouver comme nous le faisons.

J U L I E.

Et de nous le répéter sans cesse.

G E R M E U I L.

Oh ! tant que vous voudrez.

J U L I E.

Jamais assez.

Air: *Je t'aime tant, etc.*

Je vous hais tant, je vous hais tant,
Que ma haine est un vrai délire ;
Le jour n'a pas un seul instant
Où je n'aspire à vous le dire.

G E R M E U I L.

Et moi je voudrais à mon tour,
Dans la haine qui me dévore,
Vous le dire aussi tout le jour,
Et la nuit vous le dire encore.

J U L I E.

Comment traître !... (*A part.*) Ah ! fuyons, car cet homme-là, ma haine et moi nous n'avons pas le sens commun. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

G E R M E U I L et ses A M I S.

G E R M E U I L.

La bonne et douce chose qu'une femme irritée ! il y a toujours de la ressource avec les grandes passions ? — Eh Laffleur ? avertis mes amis.

A R M A N D.

Nous voici.

A U G U S T E.

Quelles espérances ?

G E R M E U I L.

Délicieuses.

A U G U S T E.

Quoi ! Julie a consenti au rendez-vous ?

GERMEUIL.

De la meilleure grace du monde : elle l'aura elle-même
la complaisance de conduire ici vos belles dans une heure.

ARMAND et AUGUSTE.

Que de bontés.

GERMEUIL.

Oui, mes amis, pour vous déclarer qu'on vous déteste.

AUGUSTE.

Plait-il ?

GERMEUIL.

Vous entendez bien ce que cela veut dire ; mais comme
elle m'a parlé de la sévérité d'une tante, qu'il faut sans
doute éviter, je crois qu'en attendant nous ferons bien
de retourner dans le parc.

ARMAND et AUGUSTE.

Oui, mon ami, retournons dans le parc.

Mad. MERVAL, en dehors.

Maitre Pierre enlevez toutes ces échelles.

Maitre PIERRE, en dehors.

C'est fait, madame.

AUGUSTE.

Oh ! mon dieu, voilà la retraite coupée.

Mad. MERVAL, en dehors.

Eh bien ! suivez moi par ici.

ARMAND.

La tante de ce côté.

AUGUSTE.

Que faire ?

GERMEUIL.

Ma foi, mes amis, je ne vois qu'une ressource. —
Beaux arts protégez nous. (*Il conduit Auguste vers l'ar-
moire où sont les livres.*) Lis. (*A Armand en le poussant
dans l'armoire aux instrumens.*) Chante, et moi je vais
observer. (*Il se cache dans le piédestal qui porte le
télescope.*)

SCENE XIII.

Les mêmes cachés, Mad. MERVAL, Maitre PIERRE.

Mad. MERVAL, en entrant.

Ah ! ah ! personne ! — N'êtes-vous pas honteux, mai-
tre Pierre de vous être mis dans cet état ?

Maitre PIERRE, portant un panier à bouteilles.

Quoi qu'y a donc, madame ?

Mad. M E R V A L.

Où avez-vous été prendre tout ce vin là ?

Maitre P I E R R E.

Tout c'vin là ? j'suis un honuête homme , madame ,
j'l'ons pris dans l'eau.

Mad. M E R V A L.

Dans l'eau ?

Maitre P I E R R E.

De la fontaine de votre verger encore : là ous qu'on
l'avait mis rafraichir dans ce panier ; et le diable m'em-
porte si j'comprends plus rien à ce qui se passe ici.

Mad. M E R V A L.

Moi, je m'en doute.

Maitre P I E R R E.

Air : *Dans ce salon.*

Je n' sais qui refait en ces lieux
Tous les miracles d' nos vieux livres :
J'avions déjà vu de nos yeux
Que l'on multiplioit les vivres :
Puis dans l'eau trouvant ce vin là,
Je me suis dit : nouvelle aubaine.
Voilà les noces de Cana
Au beau milieu de la fontaine.

Mad. M E R V A L.

Et vous vous êtes emparé du vin , cela n'est pas bien.

Maitre P I E R R E.

C'est vrai, madame, cela n'est pas bien.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

En r'pêchant ce maudit panier
J's'entois bien que c' n'était pas l' nôtre,
Et qu'on ne doit s'approprier
En aucun cas le bien d'un autre :
J'allions le r' plonger sans profit,
Madame , vous pouvez m'en croire,
Mais non coquin , me suis je dit :
T'as fait la faute il faut la boire.

Et j'l'ai bu, madame, et foi d'buveur, je v'nons vous
rêpéter de vous t'nir sur vos gardes ; car l'ennemi est plus
près qu'nous ne pensons.

Mad. M E R V A L.

Il n'y a plus doute. Les échelles apperçues , le refus
que viennent de faire mes nièces de passer la soirée avec
moi , tout annonce que les amans sont ici , ou qu'ils
y seront bientôt.

SCENE XIV.

Les mêmes, JULIE, LAURE et ADELE.

LAURE, en entrant aperçoit sa tante.

O ciel!

ADELE, haut.]

Que vois-je?

JULIE.

Quoi! ma tante? — Vous êtes ici?

Mad. MERVAL.

Il le faut bien, mes enfans; vous avez refusé de passer la soirée avec moi, je suis plus généreuse, je viens la passer avec vous, (*elle prend un siège et s'assied.*)

ADELE et LAURE.

Et notre rendez-vous?

JULIE.

(*Bas.*) Paix. — (*A sa tante.*) C'est bien obligeant de votre part; mais nos études ne vous amuserons guères.

Mad. MERVAL.

Pourquoi donc? je suis bien aise de connaître les progrès que vous avez faits dans vos différens travaux. Allons, ma bonne Adele, quel astre te proposes-tu d'observer ce soir?

ADELE.

Oh! ma tante, il s'en faut de beaucoup que ce soit un astre.

Air: *En guerre ces aventures.*

C'est un petit satellite
Dont Vénus doit se parer;
Cette nuit leur fut prescrite,
Dit-on, pour se rencontrer.
Mais un brouillard qui m'irrite
M'annonce, hélas! que ce soir,
Vénus et son satellite
Se coucheront sans se voir.

Mad. MERVAL.

Oh! cela peut se dissiper; en attendant, ma petite Laure, que vas-tu me chanter?

LAURE.

Moi, ma tante, je n'ai absolument rien de prêt.

Air : *La prise de tabac.*

Solitaire dans cet azyle,
Je venais pour étudier
Certain duo très-difficile,
Mais le moyen de l'essayer ? (*Elle tousse.*)
Ce brouillard dont ma sœur s'irrite
Joue à ma voix un tour nouveau,
En emportant son satellite,
Il emporte aussi mon duo

JULIE, à *Maitre Pierre qui essuie les croisées.*
Que fais-tu donc là toi ?

Maitre P I E R R E.

Eh ! perdine, madame, j'empêche le brouillard d'entrer.

Mad. M E R V A L.

Allons, allons, toutes ces excuses sont vaines, je veux vous voir travailler.

J U L I E.

Puisque vous l'exigez, il faut bien vous obéir. (*A part.*) Je vais lui lire Platon.

L A U R E, à part.

Je chanterai à faux.

A D E L E, à part.

Je vais casser tous mes verres.

MARTON LES TROIS, voulant ouvrir les armoires, entendent retirer chaque porte.

Eh !

Maitre P I E R R E.

Qui va là ?

Mad. M E R V A L.

(*A part.*) Ils sont ici, je n'en suis pas fâchée. — Eh ! qu'est-ce, mes enfans, vous restez en place.

J U L I E.

Ah ! mon dieu, je ne sais ce qu'est devenu la clef de cette armoire.

A D E L E.

J'ai perdu la mienne.

L A U R E.

Et moi aussi.

J U L I E, appelant.

Marta, Marton !

L A U R E et A D E L E.

Marton ? Marton ?

Maitre P I E R R E.

Monsieur Marton ?

SCÈNE XV.

Les Mêmes, M A R T O N.

M A R T O N.

Me voici , madame !

J U L I E.

Que sont devenues les clefs de ces armoires (*gas à Marton,*) tu ne les a pas vues ?

M A R T O N.

Les clefs , madame ?

A D E L E.

Tu ne les a pas vues ?

M A R T O N , *étonnée.*

Eh ! non vraiment , je ne les ai pas vues.

Mad. M E R V A L.

Eh bien ! eh bien ! appeaisez-vous , j'ai le double de ces clefs chez moi. — Maître Pierre , allez les chercher , et.... (*Elle lui parle à l'oreille*)

J U L I E , *à part.*

Quel embarras !

M A R T O N , *à part.*

Et moi qui avais compté sur ce pavillon pour donner mes audiences ! me voici bien.

Maître P I E R R E , *avec étonnement.*

Comment , madame !...

Mad. M E R V A L.

Faites ce que je vous dis.

Maître P I E R R E.

Ah ! pardieu , n'y a rien d'plus aisé , et j'y trouverons ça , (*il sort.*)

SCÈNE XVI.

Mad. M E R V A L , A D E L E , LAURE , JULIE.

J U L I E.

En vérité , ma tante , je ne conçois pas comment vous pouvez préférer un plaisir très - incertain , à ceux de votre société. La compagnie que vous attendiez vous rassembler , et ce sont des gens assez distingués pour mériter vos égards.

A U F E U ,

L A U R E .

Un prince étranger ?

A D È L E .

Le sous-préfet du département.

Mad. M E R V A L .

Eh bien , venez avec moi . je vous assure que vous
serez enchantés de tous ces messieurs .

J U L I E .

Eh ! ma tante , impossible .

TRIO , de Doche .

J U L I E .

Revoir des hommes :

Non , non jamais .

Oubliez-vous donc qui nous sommes ,
Et quels sont ici nos projets ?

E N S E M B L E .

Revoir des hommes , etc .

J U L I E .

Leur présence ne peut être
Pour nous qu'un nouvel affront .

L A U R E .

Qu'ils se gardent bien de paraître .

J U L I E .

Oh ! oui , qu'ils restent comme ils sont .

E N S E M B L E .

Revoir des hommes ,
Non , non , jamais , etc .

SCÈNE XVII et dernière.

Les Mêmes , Maître P I E R R E .

Maître P I E R R E , *accourant* .

Ah ! madame , madame , au feu ! au feu ! au feu !

GERMEUIL . ARMAND , AUGUSTE , *sortant des armoires* .

Comment au feu ?

LAFLEUR et deux autres Valets *paraissant aux croisées* .

Où donc est-il ?

Maître P I E R R E .

Ah ! mon bon Dieu , queue pluie d'hommes !

Mad. M E R V A L .

Ah ! ah ! mes petits solitaires , c'est donc ainsi que
vous les haïssez ?

Air : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et tous assez bien choisis.

MARTON, *se jettant à genoux.*

Ah ! madame, je tremble :
En proie au dépit commun,
De peur d'en trop aimer un
J'en aimais trois ensemble.

G E R M E U I L.

Madame !

Mad. M E R V A L.

Comment, messieurs, un peu de feu vous émeut à
ce point ?

G E R M E U I L.

Nous sommes français, madame, nous y courrions.

J U L I E.

Ma chère tante.

Mad. M E R V A L.

Rassurez-vous, mes enfans, vous aurez mon héritage
et celui de mon frère : car il me mande qu'il vient
d'apprendre le motif du combat de ces messieurs dans
le bois de Boulogne, et qu'il ne peut que louer le silence
estimable qu'il ont gardé, puisque ce combat n'a en
lieu que pour passer des propos injurieux tenus contre
vous.

J U L I E, à Germeuil.

Ah ! méchant, que vous nous auriez épargné de
folies !

G E R M E U I L, à Julie.

C'eut été bien dommage ; tout ce que vous faites est si
aimable.

A U G U S T E.

Ainsi plus de solitude !

L A U R E.

Oh ! mon dieu non.

A D E L E.

J'en ai bien assez.

Maître P I E R R E.

Allons, adieu canards et pâtés, vendangés sont faites.

Mad. M E R V A L.

Oui, mes enfans, retournez à Paris ; et souvenez-
vous bien que dans la vie on ne fait pas toujours ce que
l'on veut.

A U F E U ,
V A U D E V I L L E .

Air de Doche, ou : eh non , non , non , ce n'est pas la Ninette.

M a d . M E R V A L .

L'homme , en tous ses projets ,
De bien faire est avide :
Il veut n'avoir jamais
Que la raison pour guide.
Et bon , bon , bon ,
L'occasion perfide ,
Et bon , bon , bon ,
Emporte la raison .

A R M V N D .

Notre juge Martin
Que partout on renomme ,
Se dit , chaque matin ,
Je veux être honnête homme .
Et tin , tin , tin ,
Le soir glissez la somme ;
Et tin , tin , tin ,
Vous jugerez Martin .

A D E L È .

Du nouvel opéra
D'avance on dit merveille :
Comme il réveillera
Et l'esprit et l'oreille :
Et do , do , do ,
Voilà comme réveille ,
Et do , do , do ,
Maint opéra nouveau .

M A R T O N .

On déteste l'amour ,
Ses ruses , son audace :
De le fuir chaque jour ,
Sans cesse on le menace :
Et chit , chit , chit .
Voilà comme on le chasse ,
Et chit , chit , chit ,
Voilà comme on le fuit .

A U G U S T E .

Un certain jour , Piron
Pénétré d'un saint zèle ,
Voulut faire un sermon
Sur la vie éternelle :

Et flon, flon, flon,
Le rigaudon s'en mêle,
Et flon, flon, flon,
Il fit une chanson.

G E R M E U I L.

Je veux être commis,
Intendant de province ;
Je veux être marquis,
Je veux devenir prince :
Et là, là, là,
Dit la mort qui nous pince,
Et là, là, là,
Mon petit, reste là.

Maitre P I E R R E.

C'est un poison maudit
Que s' te liqueur vermeille :
Vingt fois je me suis dit :
Fi du jus de la treille.
Et glou, glou, glou,
Qu'il viennent une bouteille,
Et glou, glou, glou,
Je n'en fais qu'un seul coup.

J U L I E, *ou public.*

Un auteur incertain
Souvent bat la campagne :
Le public dit soudain,
Qu'un siflet l'accompagne :
Et pan, pan, pan,
L'indulgence le gagne,
Et, pan, pan, pan,
Voilà comme il s'y prend.

F I N.